

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 33

Artikel: Pour les jeunes filles
Autor: Bazin, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220460>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

à de puissantes armées, ils ont ravagé des provinces, porté le fer et le feu dans les châteaux et les bourgs, traité d'égal à égal avec des princes et des rois et fait respecter les décisions prises. Eh bien, je me demande encore comment ces gens qui étaient ronds en affaires et qui n'y allaient pas, comme on dit, avec le dos de la cuiller, n'aient pas établi une meilleure frontière : On dira ce qu'on voudra mais, géographiquement et économiquement Jougne devait faire partie du canton de Vaud, pas vrai ? Tenez, la Jougne prend sa source en Suisse, elle coule en France et se jette dans l'Orbe, en Suisse. Est-ce logique ? Et ces pâturages du Mont-d'Or qui sont parmi les plus beaux du Jura, ne devraient-ils pas nous appartenir puisque ce sont des Suisses qui les louent chaque été ? Tout cela prouve une chose, c'est que les Bernois qui se croient tant malins, font tout en gros et négligent le détail.

Je ne pus que me déclarer d'accord avec ces propos, sachant bien que Marc-Henri n'a rien d'un impérialiste et qu'on peut être certain qu'il ne s'aviserait jamais de lever les hommes valides de sa commune pour monter à l'assaut du Mont-d'Or.

Arrivé à la Cluse, le fameux défilé que domine le fort de Joux, Marc-Henri descendit de bicyclette et gravit la colline au haut de laquelle se dresse le monument des morts de la grande guerre. D'un geste, il m'indiqua la route des Verrières où s'était acheminée l'armée de l'Est et où son grand-père monta la garde en 1871 durant l'occupation des frontières ; puis, me montrant le fort de Joux, il ajouta :

— C'est là-dedans qu'ils ont enfermé Mira-beau, le grand bavard de la Révolution. Croyez-vous qu'il était bien placé pour faire ses discours ; la tribune était au moins assez haute !

Il prononça encore quelques paroles que je ne compris pas à cause des bruits de la route.

A Pontarlier, nous avons diné dans le restaurant préféré de Marc-Henri, lequel est depuis longtemps un habitué de ces lieux.

— Vous verrez, me glisse-t-il dans l'oreille, au moment de pénétrer dans la salle à manger, vous verrez que les trois-quarts des convives sont de Suisse, seulement voilà, ils ne veulent pas en avoir l'air de peur d'être « estampés ».

Une porte s'ouvre et nous entrons. Les dîneurs sont là, groupés autour de petites tables. En attendant d'être servis, ils jettent un coup d'œil au « Matin », au « Journal » ou à « L'Echo de Paris ». Ils parlent peu à voix basse. Leurs conversations roulent sur la situation financière de la France, et chacun apporte sa petite recette ou son remède.

J'entends un de mes voisins, qui dissimule mal un fort accent neuchâtelois, déclarer :

— Moi, je vous dis qu'il n'y a qu'une chose à faire, c'est de créer une monnaie nouvelle, tout comme l'Allemagne !

Mais la sommelière arrive. Marc-Henri la complimente sur sa belle mine et ses cheveux coupés, après quoi il lui glisse dans la main un billet de cent sous en réclamant un service rapide. Aussitôt on s'empresse et les plats se succèdent, tous plus agréables les uns que les autres. A l'heure du café, Marc-Henri saisit une bouteille de « Mercurey ». Il en examine l'étiquette avec attention après quoi, il débouche et remplit les verres. Ayant respiré l'arôme et bu la première gorgée, il me déclare, les yeux pétillants de joie et la bouche humide :

— Goûtez-moi ce bourgogne, goûtez-moi donc ça, ma parole, c'est à se mettre à genoux devant !

Jean des Sapins.

La bonne hôtesse. — A la campagne, un Lausannois, assis à la terrasse d'une auberge, pousse tout à coup un cri perçant.

La patronne accourt.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur demande-t-elle.

— Il vient de me tomber une crotte de moineau dans l'œil...

— C'est pour ça que vous faites tant de potin, reprend la brave femme. Eh bien ! qu'est-ce que vous diriez si les vaches avaient des ailes ?

LE PETIT TROU PAS CHER ET LE PATRIOTISME DE M. DUPANTET

(Extrait d'une « Lettre vaudoise » de M. H. Laeser.)



N'a entendu parler d'un « petit trou pas cher », là-bas. Alors, après s'être cassé la tête sur les horaires, on s'est embarqué, papa, maman, toute la smala. On a passé vingt-huit heures en chemin de fer, dans un coupé puant la fumée de houille, l'oignon frit, etc., etc. On n'était, vous le pensez, pas les seuls à avoir la même idée du petit trou pas cher, alors on fut obligé de s'empiler comme des sardines dont on se proposait de contempler tantôt la pêche. Les garçons durent même coucher sur les valises déposées dans le couloir.

Inutile de vouloir ouvrir la portière : à l'instar du maréchal Mac-Mahon, cette partie intégrante du matériel roulant semblait avoir pris pour devise : « J'y suis, j'y reste ! » Insister davantage, ç'eût été, sûrement, faire de la casse. Alors, après s'être machurée comme une négresse en tirant sur la courroie et en tripotant les linteaux, la famille Dupantet a fini par renoncer à avoir un peu d'air et s'est assoupie, travaillée par des cauchemars. Horreur des horreurs, le robinet du lavabo fut, durant tout le trajet, perpétuellement à sec, tel le puits de Tissaririn dans l'« Antinea » de Pierre Benoît. Gouailleurs, les douaniers tarabiscotèrent, en le brouillant comme un puzzle, le contenu des malles.

Hantée par des histoires d'Américains conspués, Madame Dupantet, qui suait de peur, exigea que les stores du taxi demeurassent baissés en traversant la grande ville pour se rendre d'une gare à l'autre. Elle enjoignit à son mari d'abandonner l'accent vaudois et à ses enfants de fermer le bec. C'était se faire bien du souci, chère Anaïs, et prendre Gavroche pour un être peu perspicace. Non, chère Anaïs, la coupe américaine vous ne l'avez certes pas et vous ne l'aurez jamais !

Puis, par une série d'embranchements qui la rejeta des chemins de fer d'intérêt régional sur des chemins de fer d'intérêt local, et après avoir manqué trois correspondances, — au reste l'horaire avait loyalement prévenu qu'il ne garantissait rien ! — les Dupantet sont parvenus dans le petit trou pas cher. Hélas, comme ils étaient loin, nous le répétons, d'avoir à eux seuls l'idée pharmanieuse de faire des économies pendant les vacances, le petit trou pas cher offrait l'aspect d'un invraisemblable capharnaüm. Les hôtes furent parqués dans des boxes portant, sur la note, le nom pompeux d'« appartement », mais en réalité juste aussi larges qu'une cellule d'électrocuté à New-York. Avec cette différence en faveur de la cellule qu'elle est munie d'un isolateur pour étouffer les bruits, tandis que les parois séparant les boxes du petit trou pas cher étaient du papier de soie tendu sur cadres, tels les cerceaux que les clowns crévent les soirs de gala.

Passons sur les vicissitudes du séjour, sur l'absence du bon lait crémeux de nos pâturages, de beurre comme on n'en trouve qu'en Suisse. Passons sur les angoisses de la famille Dupantet, chaque fois qu'un loustic faisait, à table, des allusions aux « neutres ». Passons sur les traquenards de l'unique *buen retiro*, oubliettes méphitiques où l'on risquait sa vie, passons et parlons plutôt des achats de Mme Dupantet. Ayant déniché une occasion, un lot de dentelles faites à la main par les femmes du pays, elle s'aperçut, de retour à l'hôtel, en débarrant son trésor, que le carton portait l'inscription « Schümperli & Schnurrenberger, Maschinenstickerei, Bischofszell ». C'était hélas, un rossignol d'avant-guerre ! Une autre « occasion » tout aussi exceptionnelle était munie de l'étiquette « Made in Germany ». Second rossignol d'avant-guerre, hélas !

Après avoir laissé de belles plumes à l'étranger, la famille Dupantet regagnera la Suisse les vacances finies. Cet hiver, en une soirée choucroute, Monsieur entonnera : « La Patrie est sur nos monts ». Au dessert, au moment des « productions individuelles » on l'entendra beugler, d'une voix lamentable, son refrain préféré : « Il

pleure, il pleure, sa belle Alpe blanche et son sa-pin vert ».

Et, constatant que les valeurs industrielles et hôtelières qu'il a en portefeuille sont en baisse accentuée, il demandera d'une voix de stentor, afin que nul n'en ignore « ce qu'attendent ces foutriquets du Conseil fédéral pour relever le commerce, l'industrie et les hôtels », et qu'il « ne sait pas ce qui le retient de ne pas aller tout droit à Berne dire une fois son affaire à Schulthess... »

Car M. Dupantet est un être doué de raison, plus un patriote ; c'est le tout premier à n'en pas douter... H. L.

RECTIFICATION.

Dans la communication de M. Henrioud (Conteur du 7 août, 1re page), il faut lire : Au Grand Conseil vaudois en 1843, au lieu de 1848. Le document reproduit est tiré du Bulletin des séances du Grand Conseil de 1843, page 398.

POUR LES JEUNES FILLES

SI j'avais en ce moment, près de moi, une jeune fille vraiment jeune, neuve, une de ces bonnes volontés qui ne sont pas nombreuses, même dans la jeunesse, je lui dirais :

Quelle que soit votre vocation, que vous deviez être vieille fille ou mère de famille, soyez savante en religion. Vous aurez tant de conseils à donner, surtout si vous vous mariez ! Tant de sottises à relever, d'ignorances à suppléer, de faiblesses à soutenir ! Je jouis souvent de ce spectacle d'un homme important et sectaire, renommé dans une certaine science, nul en tout le reste, et que de vine, démasqué, réfute, confond, empêche de nuire, d'un seul mot, une petite femme dont il se défiait pas.

Ne vous attristez pas du peu de fortune de vos parents ou de votre fiancé. La pauvreté rend toute chose difficile. Mais la médiocrité est un merveilleux départ pour un être de courage. Ceux qui n'ont qu'un petit avoir, qui s'aiment et qui travaillent, c'est la plus belle vie, pleine de conquêtes, d'échecs réparés, de recommencements, de preuves évidentes d'une bonté qui nous suit. Le grand Michel-Ange écrivait à son neveu Léonard, qui allait se marier : « Ne te soucie pas outre mesure de la beauté... Ne sois exigeant que sur l'excellence de la famille, la santé et la bonté. Ne te chagrine pas non plus si elle est peu fortunée : elle ne rougira pas de regarder avec écuelles de la maison, et elle te laissera la paix. Tandis qu'une jeune fille riche te traînera aux fêtes aux repas et à toutes les folies de ce genre ».

Lui-même, il dotait les filles pauvres avec les 1200 écus d'or que lui donnait chaque mois, le pape Paul III Farnèse, dont il était le peintre et le sculpteur. Vous lui donnerez raison dès que vous aurez même une petite expérience du monde. Vous verrez que la fortune se paie très cher, et, dans le mariage, presque toujours horriblement cher.

Soyez joyeuse. Qu'on ne pleure pas chez vous du moins quand vous êtes là. Vous avez le devoir de répandre la joie. Vous l'aurez toute votre vie. Le secret ? on a dû vous le dire : c'est de l'oublier dans la distribution du bonheur. « Vous désirez que je sorte avec vous ? Soit. Que je de meure ? Me voici. » La devise n'est pas facile à suivre. C'est celle du sacrifice fréquent, et il semble, à qui la lit seulement, qu'une vie ainsi commandée ne va pas sans tristesse. Mais ceux qui ont pu observer ces mères, ces sœurs aînées de qui rayonne tout le bonheur d'une famille, ont reconnu qu'elles étaient joyeuses, d'une joie très supérieure à celle du monde, et qu'il ne comprend pas.

Partout où il y a un foyer heureux, il y a une femme qui est ainsi oublieuse de soi.

René Bazin.

Galanterie bien placée. — Un homme d'esprit soutenait devant plusieurs dames qu'il n'avait jamais rencontré de femmes laides.

— Peut-être, mais maintenant que vous m'avez vue s'écria à brûle-pourpoint une jeune personne au nez outrageusement camus.

— Vous, Mademoiselle, répondit du tac au tac le spirituel jeune homme, vous êtes un ange tombé du ciel, seulement vous êtes tombée sur le nez...